

# LES THEATRES

## Opéra : *Adélaïde ou le Langage des Fleurs*

Ballet de M. MAURICE RAVEL

Cette œuvrette est si menue, si mince, si chétive, si minuscule, si microscopique vraiment, que trois lignes me suffiraient pour vous chuchoter le peu que j'en pense, si elle ne posait plus clairement que jamais un problème bien curieux, si elle ne hurlait, jusqu'à l'évidence, de sa petite voix couverte et fêlée, un phénomène singulier : le perpétuel retard de la technique musicale sur celle de tous les autres arts.

Que je déteste ces poussiéreux papillotements orchestraux, ce hargneux grignotage du temps par des rythmes en hâchis, cette division de l'espace, au moyen d'agglomérations de notes liliputiennes, d'une si monotone versatilité, tout ce frêle éboulis de pierraille effritée, tous ces trépignements microbiens, tout ce papillotage millimétrique, il n'importe ! si, à vous, cela fait plaisir, un style qui ne se peut percevoir qu'au vernier, une continuelle vision de la nature et de la vie, à travers les dents d'un peigne fin.

Je n'ai pas plus le droit de vous contester ce plaisir, que vous n'avez le droit, vous, les coupeurs de comas en quatre, de nous crier, ainsi que vous ne vous en privâtes guère naguère : « Ohé ! les durs d'oreille ! » Hélas ! non, pas si durs que cela, car j'ai entendu *Adélaïde*, l'autre soir. Hangnn !

Je veux me venger, et vous n'éviterez point ma petite dissertation.

C'est donc, je pense, un fait historique difficile à nier : la technique sinon la beauté expressive de la musique est toujours en retard, en tous pays et chez toutes les races, sur celle des autres arts. D'ordinaire la poésie atteint la première, dans chaque civilisation, dans chaque société, ce point de perfection auquel la statuaire et la peinture n'arrivent que plus tard. La musique vient bonne dernière.

Sans remonter à l'antiquité, ni même au moyen âge, où le fait est patent, on peut admirer profondément l'art des salons et des jardins de Versailles et considérer cependant que la peinture française du XVIII<sup>e</sup> siècle correspond plus pleinement que celle du XVII<sup>e</sup> (sauf peut-être en ce qui concerne Poussin) à la poésie de nos grands tragiques. Pour la musique, quelque admiration que l'on nourrisse à l'égard de Lulli, voire de Rameau, il faut feuilleter des partitions moins anciennes que les leurs, pour trouver l'analogue d'un *Cid* ou d'une *Athalie*. La *Callirhoé* de Fragonard et les opéras de Gluck, par exemple, sont plus raciniens qu'aucune page picturale ou musicale du temps de Louis XIV. Encore une fois, il ne s'agit pas ici de l'âme des chefs-d'œuvre, de la sensibilité que l'on y rencontre, mais de leur équilibre, de leur facture, de leur richesse matérielle.

Si nous en venons à notre époque, et que nous regardions ce qui s'est passé chez nous, depuis quarante ou cinquante ans, il apparaît avec évidence que les délicats de notre temps (je ne fais point de polémique et j'évite, au nom de l'Union sacrée, de les appeler des snobs) il apparaît, que les délicats modernes aiment, en peinture et en musique, deux formes d'art, se correspondant chronologiquement, parce qu'elles émanent de peintres et de compositeurs du même temps, mais dont les tendances se contredisent radicalement.

J'admets que des pointillistes attardés goûtent M. Ravel, M. Stravinsky ou M. Casella, auteurs qui ont apporté à la musique des procédés d'analyse, de décomposition, de raffinements harmoniques tout à fait analogues à ceux qu'un Claude Monet, un Pissaro, un Sisley, un Renoir avaient introduits, un tiers de siècle plus tôt, dans la peinture. Mais Cézanne, Gauguin, Toulouse-Lautrec ont passé, dans ce dernier art, bien avant que l'influence de M. Debussy n'existât en musique, et, avec eux, les affichistes, les décorateurs japonisants, tous les dessinateurs à tons plats, dont le plus grand fut Puvis de Chavannes, se sont engagés dans une toute autre voie. Aujourd'hui, sous leur impulsion, le coloris prisma-tique des impressionnistes a fait place, dans l'admiration d'une école plus jeune, école au verbe direct et haut, qui brosse violemment des surfaces continues, là

même où les diviseurs de tons subtilisaient à qui mieux mieux, avec les lignes fines et enchevêtrées du spectre solaire. Le cubisme renchérit encore sur ces crudités aussi ingénieusement simplificatrices que les touches fébriles des impressionnistes étaient ingénieusement compliquées. De telle sorte qu'en aimant aujourd'hui M. Debussy, M. Ravel, M. Roussel, les personnes qui aiment aussi M. Maurice Denis, M. Vuillard, M. Matisse, M. Marquet, M. Rouxel, en peinture, M. Bourdelle et ses disciples en sculpture ou MM. Perret en architecture, ont l'air de faire à la fois la cour aux grand'mères dans une maison et aux petites filles dans l'autre.

Il est bien à présumer que demain la musique s'engagera, elle aussi, — toujours en retard sur les 4 Z'arts, — dans la voie de la synthèse, qu'elle aura son Cézanne, son Grasset, son Bussy après son Debussy ; son Picasso peut-être, bref un synthétiste qui chercha la ligne la plus nette, la plus dure, la plus appuyée, la moins modulante et qui y inscrira des harmonies froides, sèches et catégoriques.

Pour parler franc, moi je les appelle de tous mes vœux, ces musiciens-ci. Car, tout en admirant l'apport technique des impressionnistes dans tous les arts, je les aime fort peu, parce qu'ils lâchent la proie pour l'ombre, la ton pour le reflet, la couleur pour la nuance, la ligne pour l'enveloppe ; ils sacrifient de propos délibéré l'émotion, le sujet, la composition, l'idée pour les valeurs, s'ils sont peintres, pour les harmonies s'ils sont musiciens, et tranchons le mot : la simplicité pour « l'épate ». Si, si ! il y a de cela ; il y a terriblement de cela dans leur cas. Et, à ce point, ils intoxiquent tout le monde, que même les musiciens honnêtes, même les peintres loyaux, vous ne pouvez plus leur montrer une mélodie naturelle, spontanée, accompagnée de quelques batteries consonnantes, une aquarelle fidèlement calquée sur la nature, sans qu'ils sourient avec une bienveillance acide teintée de mépris. Je me souviens qu'il y a vingt-cinq ans, je soumettais à un ami, un coloriste fort bien doué d'ailleurs, un peu plus âgé que moi, une peinture de mon cru, — oh ! combien crûe ! — qui ne valait pas cher, j'en conviens. Là n'est pas l'affaire... Il me dit, en m'y montrant un arbre — j'oubliais de vous dire que cet ami était alors impressionniste : « Mon cher, si cet arbre est de ce vert ici, dix centimètres plus loin *il ne peut pas* être du même vert ; il n'y a pas deux feuilles dans un arbre qui ne soient de nuances différentes. » J'eus grand honte de mon infirmité visuelle. Mais je rigole, excusez ce verbe trivial, qui seul rend bien mon état d'âme, je rigole aujourd'hui en pensant que ce peintre, toujours malin, exécute maintenant des paysages, où le même vert se ballade d'un bord du cadre à l'autre avec une implacable sérénité !

... Pour en revenir au nouveau ballet de l'Opéra, jamais on ne vit mieux cette disparité entre le goût plastique des gens « dans le train » et leur goût musical que par cette juxtaposition d'un titre candidement rococo : « Adélaïde ou le Langage des Fleurs », d'une mise en scène presque « gnanngan », à force de gentille simplicité, d'une danse éminemment simplette, d'un décor extrêmement naïf, charmant du reste, intérieur mil huit cent trentesque vu par un peintre qui joue de deux ou trois tons purs inscrits dans les lignes outreusement nettes, et d'une musique dont les fils enchevêtrés, tissent, sous l'aiguille à tricoter de M. Grovlez, le plus inextricable réseau de métaphysique sonore que l'académisme ait jamais rêvé. Car ces incroyables dissonances, qui font gémir M. Saint-Saëns et les vieux professeurs des conservatoires, ce sont eux qui en sont cause, avec leur foi dans la forme, dans l'écriture, dans les enchaînements harmoniques, dans la marche des parties. Et toute cette laideur systématique n'est, à vrai dire, que l'exaspération du « métier », de l'odieuse « métier » !

Il faut croire que les musiciens *up to date* ne comprennent rien aux arts plastiques ou, réciproquement, que les décorateurs de théâtre n'entendent goutte à la musique, pour en revenir, les uns et les autres, sous la seule influence de la mode, à consommer ces noces incestueuses de la carpe et du lapin.

Notez que M. Maurice Ravel a souvent écrit de jolies choses, et que je goûtais fort, tout le premier, mais toujours dans cette même note divisionniste, complicationniste et embrouillaministe. Et j'aime vivement, d'autre part, l'art enfantin et abrégiateur d'un Lepape, d'un Gosé, d'un Bernard Boutet de Monvel, d'un Dethomas, d'un Piot, mais cette musique et cette peinture, à la fois, cela

devient tout de même un peu dur à avaler. Et je doute qu'en France, où nous apprécions, comme il sied, le gigot de mouton et la confiture de groseilles, nous arrivions jamais à les manger ensemble.

C'est pourtant ce plat-là qu'on nous a offert l'autre jour !  
Et alors, je ne puis plus céder mon impatience de voir la musique rattraper enfin les autres arts.

Oui, je l'appelle de tous mes vœux le compositeur synthésiste de demain, le simplificateur systématique, l'homme aux harmonies plates, qui dira tout bêtement ce qu'il voudra nous dire : « Vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid que ne disiez-vous : il fait froid ?... »

Il lui faudra, si j'ose ainsi parler, un sacré courage. Mais, ayant le génie, il aura candidement ce courage, comme j'ai celui d'affirmer ici que seul un parfait ignorant de la technique musicale pourra être l'apôtre de cet art-là. Il faut l'heureuse maladresse d'un Cézanne pour donner la force d'exprimer ce que l'on a en soi, sans rougir de l'exprimer si naïvement. Et si je connais-sais ce douanier Rousseau de la musique, ce bienfaisant héros, qui, sans doute, lance à cette heure des grenades les pieds dans la boue et la tête sous le ciel inclément du bon Dieu, je lui dirais, quand il reviendra : « Hardi, hardi, mon garçon ! sauve la musique d'elle-même et les musiciens de leur satané em-pirisme ! Mais si tu veux y parvenir, attention ! Bouche tes oreilles aux œu-vres des autres. Ne crée que de ton propre fonds. Ecoute sans fin les sons bruts et dissociés, comme te les offre la nature. Ecoute le rythme de tes ar-tères. Ignore les créations des maîtres. Ignore surtout les traités. Car si tu crois à la valeur des harmonies, aux modulations permises, aux résolutions nécessaires, aux bonnes basses et à tout le tremblement, tu es... fichu, mon bon ! »

Jean d'Udine.

---

## Courrier Lyrique

---

### Opéra-Comique.

Parlant de la *Traviata*, l'« Egarée » comme on disait en 1860, Roujon déclai-rait : Dumas avait donné à son héroïne — *La Dame aux Camélias* — le souf-fle de vie ; Verdi lui arracha ses aveux intimes. Il fallait deux interprètes : le poète et le musicien, pour obtenir la confession totale de cette âme ».

Juste hommage. Et les deux interprètes de génie ayant su adorer cette confession des parures d'une psychologie vivante, aimable, chantante, leur œuvre est demeurée populaire.

M<sup>lle</sup> Hedy qui débuta dans cette *Violetta* riieuse et poignante, nous est sym-pathique, car elle est liégeoise. Comme Verdi, elle incarne les douleurs de la Patrie et les rêves d'indépendance. Elle nous ravit, d'ailleurs, par la limpidité facile et généreuse de son organe, par la finesse de ses traits, par la sincé-rité de son talent.

Elève de M. Merle-Forest, M<sup>lle</sup> Hedy n'est pas une débutante. Elle remporta de nombreux succès à la Monnaie, en obtint récemment à Monte-Carlo, si j'en crois d'hyperboliques « communiqués ». Aussi bien, pouvons-nous la juger sans réticences.

Avec moins d'aisance que M<sup>lle</sup> Kousnetzoff, sans le néo-réalisme affecté de M<sup>lle</sup> Garden, la jeune artiste nous donna plutôt l'impression d'une *Violetta* bourgeoise échappée de sa province, curieuse de sensations soupçonnées, que d'une Marguerite Gauthier, grande passionnée voluptueuse et saturée, jouet ou tyran du mâle, âme et chair de plaisir aux lèvres de qui le musicien mit volon-tairement des « cocottes » banales et des *brindisi* de soupers galants. Elève perverse chassée du béguignage, plus que disciple des baronnes d'Ange du Second Empire. Sa crinoline promène un petit charme de désuétude pudique où se devinent peu les paroxysmes en détresse. Plus près de Dulcinée que de M<sup>lle</sup> de Maupin. La voix est d'une jeune et saine puissance, rompue aux artifi-ces de la vocalisation, homogène dans les registres, étendue et posée ; le tim-